

Pharmonie, et l'harmonie est de notre domaine. Vous auriez l'oreille de Mozart, l'œil de Michel-Ange, et je vous dirais toujours : observez et écoutez.

Ecouter, d'ailleurs, est la grande affaire ; parler n'est rien.

Le travail de l'observation ne fait pas sentir directement son utilité ; son action, très efficace, est cachée. C'est grâce à elle que vous pourrez trouver l'inflexion juste d'une phrase !

Parfois, — et plus vous aurez étudié, plus cela vous sera facile, — vous donnerez de prime saut à une phrase l'inflection convenable.

Souvent, un simple commentaire ajouté à la phrase telle qu'écrite vous suggèrera les notes voulues.

(A suivre)

DENIS RUTHBAN.

LA VIE ÉCOLIÈRE

Il y a, je crois, une vocation spéciale pour la vie écolière. N'est-ce pas que l'on voit généralement le jeune homme qui aime à s'instruire soupirer, longtemps d'avance, après le temps où il pourra entrer dans une maison d'éducation ? Et, quand le jour tant désiré est arrivé, quand il laisse ses parents pour dix mois d'absence, c'est une tristesse mêlée de joie qu'il ressent en son cœur. Si la séparation est douloureuse, il pense que là-bas, dans les murs d'un séminaire, il trouvera presque le bonheur parfait. Mais, au premier abord, quelle déception ! Quelle douleur quand il se voit éloigné de tous ceux qui lui sont chers, et qui sont transplantés parmi des gens tout à fait inconnus ! N'a-t-il pas sujet de faire d'amères et de profondes réflexions ? Quoi de surprenant ? c'est l'ennui qui ne cesse de le harceler, et qui lui fait voir les choses tout autrement qu'elles ne sont.

Ainsi, oserai-je le dire ! les jeux, les promenades, les excursions à travers les champs et tous ces amusements que nous aimons, n'ont pour lui aucun attrait. Qui que vous soyez qui désirez goûter la vie de collège, que ces observations ne vous empêchent pas d'exécuter votre projet. Vous savez que la vie est parsemée de ronces et d'épines, et qu'il nous faut souffrir partout où nous allons. Mais, certainement, dans la vie écolière, les ronces et les épines sont moins aiguës et moins tranchantes que celles du monde. En effet, ces petites peines que nous éprouvons dans les commencements, se changent bientôt en plaisirs ; la tristesse en une pure gaieté. Tous ces étrangers parmi lesquels nous vivons, deviennent en peu de temps des amis et pour ainsi dire des frères. Nous les aimons, et nous en sommes aimés. Ces amusements, qui font l'objet de nos récréations, nous procurent un plaisir jusqu'alors inconnu. Enfin, si nous sommes éloignés de nos parents, qui occupent toujours la première place dans notre cœur, nous avons des maîtres, des directeurs qui veillent sans cesse sur nous, et qui n'aiment rien tant que de nous rendre la vie de plus en plus douce.

Voilà ce que c'est que de vivre dans une de nos maisons d'éducation classique. Mais ce n'est pas tout ; en venant au collège, nous avons un but à atteindre, c'est d'acquiescer de la

science, de la vertu, et de faire de nous-mêmes des hommes.

Pour cela, nous avons ici des professeurs, hommes savants et éclairés, qui consacrent leur vie à l'éducation de la jeunesse. Que de dévouement ne déploient-ils pas, pour inculquer dans nos jeunes intelligences des connaissances d'un prix inestimable ! Notre esprit se développe de jour en jour par l'étude des grands modèles, et surtout par la connaissance de la langue de Virgile et d'Homère. — Mais pour quoi ai-je parlé de Virgile et d'Homère ? J'entends tout de suite que l'on se récrie. A quoi sert le grec et le latin, me demande-t-on ? Ceci est une grave question ! C'est à peine croyable ; mais, on a dit, de nos jours, que l'étude du grec et du latin est inutile !

Je me contenterai de répondre à ces gens, qu'ils n'ont pas bien étudié le grec et le latin, s'ils avaient donné une plus grande attention à ces langues si belles, s'ils s'étaient mieux imprégnés, dans leur jeunesse, des ouvrages de ces auteurs anciens, où tant d'écrivains célèbres se sont formés, leur talent littéraire serait sans doute plus développé encore, et leur goût plus sûr qu'ils ne le sont aujourd'hui.

A nous, chers amis de la jeune génération, de faire sourde oreille à ces critiques, et aux cris de ces novateurs insensés, et de suivre la route tracée par des hommes plus sages, par des hommes qui savent combien cette étude enrichit notre esprit de pensées nobles et belles, d'expressions nouvelles et marquées au coin de la pureté de la langue. Ou Bossuet a-t-il emprunté son style pur, clair, sublime, inimitable ? N'est-ce pas chez les auteurs grecs et latins ? Combien d'autres de ce genre ne pourrais-je pas citer ? L'énumération en serait interminable.

Mais suffit-il d'être savant dans les choses humaines ? Non, il faut ce plus posséder une science bien supérieure, une science qui l'emporte sur toutes les autres, c'est-à-dire, la vertu. Eh bien, n'avons-nous pas, dans les collèges catholiques, ce que nous ne trouvons certes pas dans les écoles laïques de l'État, des hommes qui nous enseignent à connaître Dieu plus intimement et qui nous expliquent ses dogmes et sa doctrine ? Et ce grand nombre d'exercices de piété qui habituent notre cœur à s'élever souvent vers son créateur. Tous les jours nous allons, au pied des saints autels, ouvrir nos cœurs à ce divin Consolateur pour lui montrer nos misères et nos faiblesses. Toujours nous en revenons avec une force nouvelle et avec un plus grand courage pour surmonter les obstacles qui se rencontrent sur notre route. Pensez-vous, lecteurs, que celui qui a fait, dans un de ces collèges où l'éducation est si complète, des études solides et qui s'est accoutumé à aimer Dieu, à le craindre et à le servir, ne fasse un homme qui saura vaincre les difficultés de la vie ? Je suis jeune encore ; mais je crois que plusieurs personnes d'expérience penseraient comme moi sur ce point-ci : c'est qu'une fois sur cette mer orageuse du monde, ce jeune homme saura éviter les écueils, et se conduira sûrement avec la boussole de la science et de la vertu. Si par hasard, la tempête s'élève et semble menacer sa frêle nacelle, son cœur ne faillira pas à la vue du danger ; car il a appris à invoquer, dans ce moment suprême, le Dieu qui donne le courage et la force.

Voilà la vie écolière pratique ; voilà quels en sont les résultats. Si j'étais polémiste, je dirais, voilà la seule éducation qui puisse fai-

re de vrais citoyens. Je sais qu'il est une autre vie écolière, légère, inappliquée, insouciant. Elle n'est pas vicieuse, je pense, mais les fruits en sont toujours amers. Elle ne produit le plus souvent que des faiseurs de pensums, au collège ; et dans le monde et dans la société, des êtres impossibles qui veulent tout régenter, et n'ont jamais su se conduire.

ARTHUR GAUDREULT,
Elève de Rhétorique.

L'OISEAU-MOUCHE

Le F. Gabriel Sagard, récollet, dans son *Grand Voyage au pays des Hurons*, publié en 1632, donne une description fort gentille de l'OISEAU-MOUCHE. Les naturalistes d'aujourd'hui y trouveront sans doute plusieurs détails à reprendre ; mais ils ne manqueront pas de goûter, eux aussi, la fraîcheur naïve et charmante qu'il y a dans ce petit morceau :

Premièrement, le commencent par l'Oyseau le plus beau, le plus rare et le plus petit qui soit peut-être au monde, qui est le Vicilin, ou Oyseau mouche, que les Indiens appellent en leur langue *Rossucité*. Cet oyseau, en corps, n'est pas plus gros qu'un grillon, il a le bec long et très-délié de la grosseur de la pointe d'une aiguille, et ses cuisses et ses pieds aussi menus que la ligne d'une écriture. L'on a autrefois pezé son nid avec les oyseaux et troué qu'il ne pèse d'avantage de vingt-quatre grains ; il se nourrit de la rosée et de l'odeur des fleurs sans se poser sur icelles ; mais seulement en voltigeant par dessus. Sa plume est aussi déliée que le duvet et est très-plaisante et belle à voir pour la délicatesse de ses couleurs.

Cet oyseau (à ce qu'on dit) se meurt, ou pour mieux dire s'endort au mois d'octobre, demeurant attaché à quelque petite branchette d'arbre par les pieds, et se réveille au mois d'Auril, que les fleurs sont en abondance, et quelquefois plus tard, et pour cette cause est appelé en langue mexicaine, *Rossucité*. Il en vient quantité en nostre jardin de Kebec, lorsque les fleurs et les pois y sont fleuris, et prend plaisir de les y voir ; mais ils vont si vite, que n'estoit qu'on en peut parfois approcher de fort près, à peine les prendroit-on pour oyseaux, ains pour papillons ; mais y prenant garde de près, on les diiscerne et reconnoist-on à leur bec, à leurs ailes, plumes, et à tout le reste de leur petit corps bien formé. Ils sont fort difficiles à prendre à cause de leur petitesse, et pour n'avoir aucun repos ;

Mais quand on les veut avoir, il faut s'approcher des fleurs et se tenir coy, avec une longue poignée de verges, de laquelle il les faut frapper, si on peut, et c'est l'invention et la manière la plus aysée pour les prendre. Nos religieux en avoient vn en vie, enfermé dans vn coffre ; mais il ne faisoit que bourdonner là dedans, et quelques iours après il mourut, n'y ayant moyen aucun d'un pouvoir nourrir ni conserver longtemps en vie.

SA GRANDEUR MGR BEGIN

S. G. Mgr le Coadjuteur de Québec est arrivé à Chicoutimi par le train de jeudi soir. Demain, paraît-il, nous aurons l'honneur et la joie de sa visite au milieu de nous.